

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—En villégiature, par Gaston-P. Labat. — Les gradués de l'Université Laval. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau. — Carnet du *Monde Illustré*. — Biographie : M. A.-P. Roy, par J.-B. Caoutte. — Une famille de Montagnais. — Poésie : Cousinage, par Emile Blémont. — Bataille de Saint-Privat. — Poésie : Amour et sacrifice ! par Alberte de Montgrand. — Le manuscrit de Dietrich, par Léon-L. Berthaut. — Le lord-maire de Londres. — Renseignements divers. — Symphonie, par Pierre d'Orsonne. — Amusements scientifiques (avec gravure), par Magus. — Leçons de choses (avec gravures). — Primes du mois d'août. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portraits de sir Joseph Renals, lord-maire de Londres, et de lady Renals. — Montréal : Les gradués de l'Université Laval (Faculté de Médecine) 1894-95. — Portrait de M. Philéas Roy, astronome canadien. — Une famille de Montagnais. — Portraits de tous les présidents de la République française : Thiers, MacMahon, Grévy, Carnot, Perrier, Faure. — Symphonie.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## EN VILLÉGIATURE

*O rus quando te aspiciam !* s'écriait Cicéron, au milieu des plaisirs de la cour d'Auguste. Comme le poète latin, je m'écriais aussi, il y a quelque temps : "O campagnes, quand vous reverrai-je !"

En effet, amoureux du beau et du vrai, lesquels existent seuls dans la nature, lecteurs, je me suis permis un tour de campagne. D'abord, comme je l'ai déjà écrit dans mes *Voyageurs Canadiens au Soudan*, j'aime les voyages parce qu'ils font l'homme et... défont sa bourse. Ensuite, désirant sortir du milieu *microbique* dans lequel je vis, moi, modeste employé des postes, je me sentais besoin d'air, de verdure et de soleil. Avant de continuer, je vais m'expliquer sur le mot *microbique*, afin de bien faire comprendre ma pensée.

En effet, s'il y a des microbes, c'est dans le service des postes, et il faut un état de grâce tout spécial pour pouvoir résister à l'infection contagieuse. Voyez, des milliers de sacs venant de partout : microbes de la poussière. Des milliers de lettres timbrées par des milliers de lèvres : microbes de la salive. Des myriades de lettres d'amour : microbes du cœur. Des charges de lettres d'affaires : microbes de la juiverie. Enfin, une foultitude de journaux rouges, bleus, jaunes, verts : mi-

crobes dont on ne trouvera jamais le sérum sauveur...

Donc, je suis allé à la campagne pour fuir cette peste infernale, me retremper dans les effluves bleues de l'oxygène, car à rester longtemps dans le milieu où je travaille, on pourrait y devenir *timbré*.

J'ai donc été à la campagne, mais pas bien loin, mes moyens ne me le permettant pas, et je suis allé dans un endroit où je voyais le soleil diaprés les feuilles vertes, où l'oiseau et l'insecte se baignaient dans un rayon de lumière azurée, où j'entendais le son des cloches, cette harmonie si douce au cœur. M'y voilà donc. Une chambre : sanctuaire occupé jadis par une pieuse et sainte dévote. Sur les murailles, en face de mon lit, le pape Pie IX, qui me donne sa bénédiction en souriant ; à côté de lui, une gravure représentant l'innocence.

C'est une jeune fille effeuillant une marguerite. Au-dessus de mon lit, un sujet religieux qui me rappelle mes pieux souvenirs d'enfance—précieux don d'une mère toujours regrettée—souvenirs que je salue respectueusement chaque jour. De chaque côté de mon lit, le portrait de deux prêtres, qui semblent monter la garde autour de moi, tout comme pour un roi. Enfin, accroché à la porte d'entrée... un bénitier, charmant joujou qui sert à faire la lessive spirituelle.

Eh bien, lecteurs, le croirez-vous ? Quoique blasé, en entrant dans cette chambre, j'ai respiré, avec joie, un air nouveau, mais presque oublié. La maisonnée, excellentes gens au cœur d'or, composée du père, de la mère, de charmants enfants dont le plus jeune, un bébé, me tire la moustache après s'être fourré les doigts dans... le nez, et dont j'embrasse les jolis petits petons roses. Ça sent si bon, les enfants, qu'on en mangerait. Ah ! j'oubliais, il y a aussi un meuble en or fort précieux. C'est... c'est une belle-mère, sainte femme qui fait d'excellents pâtés de volaille, qui fait faire la prière aux enfants, me fait faire maigre le vendredi, et me fait aller à la messe le dimanche. Eh bien, depuis longtemps que je suis seul, tout seul, comme un champignon isolé sous forêt, la Providence a voulu me montrer, à moi, blasé, vieux célibataire endurci, des joies et un bonheur auxquels beaucoup d'entre nous ne croient pas.

Aussi, j'enrage tellement de me voir avec des enfants et une belle-mère qui ne m'appartiennent pas que, si jamais je reviens au monde, je demanderai de suite qu'on m'octroie le sacrement du mariage.

Accessoires de la maison : un cheval, une vache dont les yeux, terriblement méchants, sont recouverts par deux cornes heureusement recourbées ; des poulets et des canards. Il y avait aussi un chien, mais on a dû le tuer parce qu'il était devenu fort furieux à la vue d'une femme juive qui s'était introduite dans le coin de ce paradis en miniature.

Maintenant, lecteur, allons faire un tour à la campagne et passons les yeux par la croisée de ma chambre, seule ouverture d'où je puisse jouir des plaisirs champêtres. Des arbres, des fleurs, de la verdure, des oiseaux, un coin de montagne, un clocher d'église, tout cela se voit de ma chambre.

Au bas de ma croisée, une clématite grimpe le long de la muraille, comme si elle voulait entrer chez moi, et cela me rappelle moins l'échelle de soie de Roméo, que la chute que je fis m i-même, il y a bientôt trente ans, quand, à l'instar de la clématite, je grimpais aussi sous une croisée pour aller contempler l'objet de mes rêves.

Dans le jardin, quelques massifs de verdure et des fleurs qui entr'ouvrent quelquefois leurs corolles pour recevoir les baisers empoisonnés

des brillants papillons ou les piqûres mortelles des abeilles.

Le matin, d'une fraîcheur virginale sous leur parure innocente qu'arrose quelques gouttes de rosée, le soir, ces fleurs sont étioilées... Plus loin, ce sont deux oiseaux qui se poursuivent dans l'air, en se becquetant, et qui tombent tout à coup sur un tapis de mousse pour y cacher leurs amours. Tout cela me plaît et me rend heureux, car c'est l'image de la vie, en plein soleil, sous le regard de Dieu. Ce qui me plaît aussi, au milieu de ces fleurs et de ces oiseaux, c'est de voir, chaque matin, une aïeule aux cheveux neigeux s'amuser avec un jeune enfant aux cheveux dorés. L'enfant orne les cheveux de sa grand-mère de fleurs odorantes, et l'aïeule couvre les joues de l'enfant de baisers plein d'amour.

Plus loin, c'est une chèvre blanche qui fait de folles gambades, et alors je pense aux naïves amours de Daphnis et de Chloé...

Ailleurs, je vois un vieux coq qui est le sultan de sa basse-cour. Comme il a des plumes dorées, toutes les jeunes poulettes courent après lui. Aussi, fait-il une hécatombe de victimes, ce qui rend les jeunes coqs jaloux et hargneux. Aussi, parfois, lui déclarent-ils la guerre, et ce sont des batailles en règle, tout comme parmi nous.

Amour, tu perdis Troie !

Or, un jour qu'il avait commis le plus horrible des forfaits, il fut condamné à mort... Ce fut son propriétaire qui lui tira un coup de fusil. Quand il eut rendu le dernier soupir, tous les petits coqs voulurent prendre sa place, toujours comme parmi nous, et, comme cela tournait à l'anarchie, on dut couper force têtes de coqs, et cela jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli.

Vous voyez bien, lecteurs, qu'on n'a pas besoin d'être en pleine campagne pour jouir de tous les plaisirs champêtres, respirer l'air du bon Dieu, entendre le chant des oiseaux, respirer le parfum des fleurs et bénéficier même des plaisirs de la chasse, non au coq de bruyère, mais de basse-cour.

Tout cela se peut trouver à quelques portées de fusil de la ville, et pour que l'illusion soit encore plus complète et que vous vous croyiez réellement sous bois, sous forêt, en plein pays sauvage, loin du bruit des cités, des hommes et des cris macabres des marchands de bluets, de blé-d'inde, de tomates, dont les cris *automates* sont énervants, ayez, comme dans la maison que j'habite, une de ces charmantes horloges mécaniques, qui me dit qu'il est l'heure d'aller à mon bureau, en me chantant : "Coucou ! coucou !"

Gaston P. Labat

LES GRADUÉS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
(FACULTÉ DE MÉDECINE)

Nous reproduisons aujourd'hui, par le système de l'héliogravure, un magnifique groupe photographique exécuté aux ateliers des populaires artistes MM. Laprés et Lavergne, 360, rue Saint-Denis.

Comme il s'agit d'une réduction d'un tableau de proportions beaucoup plus considérables, soit 40 x 50, on devine quelle netteté et quel fini de détails indique dans le travail photographique la reproduction que nous en faisons.

Même justifié, le bonheur est un privilège.—  
EDM. THIAUDIÈRE.